

I
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

On se souvient de cette page des *Affinités électives* où Goethe définit, d'une si discrète et précise formule, l'intime unité qu'établit entre les productions diverses d'un esprit, certaine disposition foncière du tempérament ou certaine passion exclusive. Le fil révélateur qui court à travers le *Journal d'Otilie*, l'œil de l'analyste l'aperçoit et l'isole, et juge qu'on ne le saurait couper sans que la fine toile se défit toute. Cela veut dire que l'âme inquiète et neuve de la jeune fille exprime et trahit, aux plus inhabiles jugements qu'elle porte, chacune de ses exquisés et simples vertus. Et, certes, il se peut que Goethe, à cette occasion, ait fait, comme il lui arrive, un retour sur lui-même et sur les procédés habituels de son art. Il n'est pas de doute que se laissât appliquer au majestueux ensemble de son œuvre cette observation d'une portée souveraine et indéfinie. Mais, au lieu de l'épithète « der rote Faden » où s'affirme l'éclat de la passion joyeuse et triomphante, imaginez un terme où s'évoque la constance d'un deuil inconsolable, et convenez que, sur la

II
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

splendide étoffe dont est faite la poésie de Lenau, notre œil aussi détache et veut suivre « la trame révélatrice », la trame « noire » qu'y sut tisser, inexorable et patiente à le torturer, la sombre et fatale Mélancolie qui fut sa Muse.

On aurait peine à nommer un poète dont l'œuvre dégage, dès l'abord, une impression aussi intense de tristesse, et que ressent, plus poignante même, l'esprit le moins averti des épreuves qui la motivèrent. Tel lecteur des *Chants d'automne* pourrait, sans préjudice, ignorer jusqu'à la folie où succomba leur auteur. Il n'en saisirait pas moins ce qu'il y eut, dès l'origine, de morbide, dans l'excès même de ce désespoir. Et sans prétendre qu'il l'eût pressentie, il est à croire que la révélation qu'on lui ferait, après coup, de la catastrophe finale le trouverait dans une certaine mesure prévenu et préparé. Ce qui frappe, en effet, quiconque ouvre au hasard ce recueil et se met à lire, c'est, au sens propre du mot, la monotonie de la plainte ; c'est la persistance et le retour de la « dominante » arrachée à l'âme du

III
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

poète par l'acuité sans relâche de sa souffrance. On a tôt fait de se convaincre qu'il n'écrivit, au juste, que pour confesser son mal, et dans l'espoir de s'en libérer en l'exprimant. Tout l'y ramène et rien ne peut tout à fait l'en distraire. De là vient la séduction qu'il exerce. On est conquis ensemble et saisi de pitié. Et ses larmes et ses blasphèmes, on les recueille, comme on fait du malade aimé, dont les crises attristent sans étonner plus.

Mais on n'en devient que plus soucieux de pénétrer tout à l'intime, et de saisir, s'il est possible, à leur principe, les influences qui agissent sur ce tempérament et façonnèrent cette âme telle qu'elle apparaît. À peine une première et cursive lecture des *Atlantica* ou des *Haidebilder* a-t-elle commencé de nous faire aimer ce contemporain de notre Musset et d'Henri Heine, qu'une impatience nous prend de percer le mystère des somptueuses ou grises métaphores, sous lequel nous sentons que vibre l'humanité douloureuse et saignante du poète. La maladie de cet autre « enfant du siècle » nous voulons la

IV
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

diagnostiquer. Quelle étrangeté si peut-être, en la solitude de la lande hongroise où posa son berceau, le vent des contagions littéraires l'avait atteint, qui l'eût fait se guinder à la destinée de Werther ou d'Adolphe ! Quelle étrangeté certes et, quel dommage ! Mais, au contraire, et bien qu'il fût né la même année qu'Hugo, quelle bonne fortune s'il n'avait rien lu du faux-Ossian et si la *Nouvelle Héloïse* n'avait été pour rien dans sa tristesse.

Tout justement, on sait un admirable livre où se peut suivre année par année et, sur la fin, de jour en jour, le double progrès des tortures physiques et morales qui s'acharnèrent. sa vie durant, aux nerfs et au cœur de Lenau. Il est son œuvre encore, puisqu'il est fait des moindres feuillets de sa Correspondance, mais il est aussi légitimement celle de la main pieuse d'Anton Schurz, son beau-frère, « ce témoin de toute sa vie, » qui les a voulu recueillir. Or, la lecture de ces deux volumes ne laisse plus concevoir la physionomie morale de Lenau que

V
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

baignée de cette tristesse où s'enveloppe d'un si sombre éclat le moindre de ses poèmes. Elle est l'âme de son âme ; elle a si profondément creusé sa marque indélébile en chacun des modes de sa pensée, et si cruellement dramatisé jusqu'aux moindres épisodes de sa vie sentimentale, qu'on ne la peut considérer à part, et sans invoquer ses renoncements navrés à l'amour qui s'offrait, ou sans analyser ses impressions de nature, si caractéristiques de son pessimisme même. Mais bien plus, nous estimons que l'on ne peut faire au pessimisme, plus qu'au scepticisme « sa part », et que, se résoudre à considérer Lenau de ce point de vue revient à s'imposer la subtile et délicate tâche de trouver à son génie sa formule et d'analyser les douloureux motifs de son exclusive et toute spéciale originalité.

À bien le prendre, le germe de son désespoir, il l'apporte en naissant. Sans doute, les déceptions de sa jeunesse et de sa maturité aggravèrent la tare originelle, et sans doute aussi ses habitudes, et, selon une réaction décidément irréductible, son

VI
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

existence en un certain sens « dérégulée », achevèrent d'exaspérer son mal. Mais il apparaît bien que la fatalité de ses origines et les froissements de sa première éducation, non seulement le prédisposaient à l'hypocondrie, mais l'y vouaient, et par le développement de leurs conséquences, l'y acculaient. Car il ressort de ses plus anciennes lettres, si désolées et si amères, que l'on se tromperait à croire que cette disposition pessimiste l'ait saisi sur le tard, à l'improviste, d'une seule prise, et sans avoir franchi les inévitables étapes d'une progression ininterrompue. Nous ne croyons pas que Lenau se soit convaincu, comme d'autres, « à l'usage » des laideurs et des vices de l'existence, mais que bien plutôt il souffrit d'être privé de sa part de bonheur par une série de fatalités dont il se crut seul atteint — et vraiment nous n'aurons jamais assez insisté sur ce point essentiel, — et qu'il fut pessimiste dès aussitôt qu'il prit contact avec ses semblables, dès la première vision décevante qu'il eut des choses. Si bien que ce pessimisme tout

VII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

individuel et tout organique , n'eut jamais rien d'abstrait ni de métaphysique. Il ne fut, enfin, jamais tenté de s'étaler avec affectation ou seulement de s'exprimer avec complaisance.

*
* *

Nous devons à Schurz de savoir comment finit le père de Lenau et comment il avait vécu. Quiconque a lu le premier volume de son livre a gardé présente à la mémoire telle navrante anecdote où se caractérise ce Franz Niembsch et qui pourrait être, sans qu'on y changeât rien, le canevas et la substance de quelque tragique nouvelle d'un Edgar Poe ou bien d'un Maupassant. C'était un débauché sans vergogne, que de louches croupiers avaient retenu, certain soir, sous la lampe sinistre d'un tripot, tandis que la méningite torturait son premier enfant, et qu'auprès du berceau la mère se désolait seule. Le même Schurz nous dit quel unique souvenir sa mémoire évoquait en l'âme de notre poète. Irritable et violent, il

VIII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

l'avait un jour brutalisé pour quelque peccadille, et Lenau n'en savait rien de plus, sinon que peu de mois après cette scène, il était mort de consommation et d'épuisement. C'est alors que sa mère l'avait enveloppé de plus de tendresse, d'une dévotion à toute heure attentive, d'un culte inquiet et passionné. Elle le devait suivre jusqu'au seuil de l'âge mûr, assez longtemps pour que, cet appui si sûr et si dévoué se dérochant à la fin, il demeurât chancelant et désorienté. Et désormais n'oublions plus cette donnée : elle est d'importance et l'on y devra revenir toutes les fois que l'on voudra remonter au principe de certaine mollesse, toute féminine, du tempérament de Lenau. Ainsi que Lamartine et que Heine, ce poète dut infiniment plus à sa mère que n'ont coutume la plupart des hommes. Longtemps il eut de la peine à concevoir qu'il pût vivre sans elle, et souvent il la supplia de ne pas mourir, épouvanté d'avance du contrecoup douloureux et vraiment physique,

IX
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

vraiment intime, qu'il ressentirait de sa perte.

Car il connut très tôt cette sorte d'angoisse et d'épouvante, ce violent recul devant la vie, où se trahit une faiblesse native du tempérament, l'inaptitude à lutter contre les forces contraires et à souffrir sans trop de dommage. Très tôt il fut épris des charmes troublants de la solitude, la préférant aux sociétés bruyantes, aux réunions banales, chaque fois que lui manquait une compagnie de son choix. De là sa prédilection, persistante dès seize ans, si ardente à certaines dates, pour les sensations éprouvées en pleine nature, pour les plus mélancoliques et pour celles où se mêlait quelque effroi. De là, la maturité, presque inquiétante à l'âge de ses facultés métaphysiques. Très jeune étudiant, à Vienne, il consacre bien des soirées à la méditation ; ainsi qu'il l'écrit à sa mère, il débrouille les notions confuses qu'il se découvre, en s'interrogeant sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme, sur le libre arbitre. S'il s'adonne à la lecture, pour se distraire

X
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

de ces problèmes où s'efforce sa précoce intelligence, on nous dit qu'il va tout droit alors aux contes fantastiques, aux romans d'aventures, aux récits où s'exalte son imagination. Mais dès lors il aime la musique par-dessus tout. C'est elle, c'est sa « chère » guitare, ainsi qu'il se plut à dire, qui apaise à la fois et qui entretient sa mélancolie. Cette passion lui procurera les voluptés les plus enivrantes, les plus absorbantes qu'il ait connues. Elle le consolera des mécomptes dont la vie va l'abreuver. Grâce à la musique, son âme pourra goûter l'oubli dans quelque Eden où se complaira son rêve. Mais, précisément, elle exaspérera le mal dont il lui paraîtra qu'elle le libère. Il exigera de la réalité plus qu'elle ne peut donner et s'irritera de la trouver si mesquine et si fade, par contraste avec les félicités plus rares que la musique lui fit pressentir, et tandis que son œil est encore ébloui des splendeurs entrevues.

Et, justement, il sera contraint de subir les rigueurs d'une existence étroite et gênée, et ne connaîtra pas l'insouciance ni

XI
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

les féconds loisirs de la première jeunesse. Et surtout, et dès lors, il lui manquera le doux et fortifiant refuge du foyer. Jamais il ne pourra satisfaire son ardente soif de tendresse exclusive ; jamais il ne lui sera donné de boire à même la coupe d'un amour sans partage. Du jour où la gêne aura décidé sa mère à contracter une seconde union, il lui semblera qu'il a commencé d'en porter le deuil. Puis, ce sera le tour de cette sœur Resi, qu'il a si constamment aimée, et dont il écrivait plus tard qu'elle habitait « le cœur de son cœur ». Et, sans doute, il ne cessera pas de leur être cher, à l'une et à l'autre ; mais il ne possédera plus l'unique privilège de leur tendresse, et ce lui sera une torture. Enfin, sa vie, dès lors, n'a pas de centre où faire converger ses affections, et ce sera sa lamentable fortune d'en éprouver plus douloureusement le manque à mesure que s'aboliront ses dernières et plus chancelantes espérances.

C'est ainsi que longtemps il garda la rancœur des humiliations essuyées à Stockerau, chez ses grands-parents, avec

XII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

lesquels, brusquement, il a rompu, leur criant qu'il préfère « endurer la faim » que de se voir traiter par eux en intrus et comme en bâtard. C'est alors que la presque indigence matérielle où il se trouve lui devient un aiguillon. Ce jeune homme de dix-neuf ans (Vienne, 1821), un témoin cité par Schurz nous le fait apercevoir. Le masque est pale, et, sous le front qu'ombrage une épaisse chevelure noire, l'expression du regard est déjà troublante et sombre. Tout de même au moral, il est inquiet et versatile, et chacun le tient pour mélancolique et méditatif. Bref, sa personnalité, dès l'abord en relief, captive et tout ensemble inquiète ; et les traits qu'elle accuse, tout au lieu de les émousser, la douleur les fera saillir de plus en plus. Car il souffre, et c'est une âme délabrée qu'il montre à nu dans ses lettres à sa mère, une âme éperdument avide de tendresse et que le moindre frôlement meurtrit. Et tantôt, caressant et mièvre, il a des prières de tout petit enfant, et tantôt il outrage, jusqu'à maudire en paroles brutales « les flancs qui l'ont engendré » et

XIII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

jusqu'à faire entendre que le suicide ne lui fait pas peur.

Cependant, tout au cours des années qui suivent, à travers de longues périodes d'inertie où tout ressort en lui, semble brisé, par à-coups, il se surmène, et là même sans mesure, il effraie l'excellent et attentif ami qui veille sur lui comme une providence et auquel sa mémoire est si redevable. Dans une lettre datée de juin 1830, adressée à Schleicher, Schurz signale l'effort « démoniaque » que fournit alors son Niki, en vue d'achever au plus tôt les études qui le conduiront à l'aisance. « Il ne serait pas le premier que ce zèle eût fourbu et ruiné, » remarque-t-il en substance. « Le profit et le beau dessein de se brider l'intelligence et de la rouer de coups comme un bidet de fiacre, pour qu'elle aille, coûte que coûte ! » La vigilante bonté de Schurz aiguise ici son coup d'œil et lui fait apercevoir, quinze années à l'avance, l'une des causes de ruine cérébrale que démêlera la froide pénétration des aliénistes à travers l'existence de l'infortuné poète, et sur

XIV
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

laquelle, à plus d'une reprise, ils insisteront en leurs rapports.

Et donc, en plein labeur, aux termes de ses années d'apprentissage et sur le point de passer « maître », Lenau, à bout de forces, se voit contraint de « tout laisser là ». Mais, au reste, inhabile en l'art de se ménager, tout dénué d'esprit de suite et de méthode, s'il abandonne pour un temps et contre son gré les études de médecine qu'il ira, l'année d'après, poursuivre à Heidelberg, ce n'est pas qu'il n'ait déjà jeté par-dessus bord et pris en dégoût, non seulement la jurisprudence qu'il avait tout d'abord abordée, mais par la suite l'agronomie à laquelle il s'était pendant quelques mois appliqué.

Il y a beau temps, en effet, que d'autres soucis l'absorbent et l'obsèdent. Son esprit seul s'est obstiné à la besogne. tandis qu'au vrai son âme torturée s'est distraite et détachée de la science, du jour où quelque fatal hasard a mis Bertha sur son chemin. Car l'épreuve des cinq années de vie commune (1823-1828) une fois close, nous savons que le doute, et les

LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

passionnés regrets, et les cuisants remords, et, tout à la fois séduisante et haïssable, l'image même de la bien-aimée ne cessèrent d'habiter le cœur de Lenau. C'est que, dès l'abord, sans réserve et sans retour, il avait remis toute sa destinée prochaine à la merci de la jeune fille, lui livrant son âme vierge, cette âme vibrante et fragile, la plus avide de certitude sentimentale et la plus expansive qui fût. Et tout de suite, et en revanche, il avait pressenti, il avait par avance sondé la détresse de cette âme, s'il advenait que sa passion se fût égarée sur un objet indigne. Il avait prévu ce commun naufrage de ses illusions et de ses énergies, et que l'aventure où il se risquait, il ne pourrait la tenter deux fois. En sorte que, toute médiocre et toute vaine que les témoins nous la représentent, cette Bertha fut l'être dont les caprices, tant qu'il l'eut à ses côtés, dont le souvenir, quand il l'eut perdue, agirent le plus despotiquement et le plus opiniâtement sur le cœur dolent de Lenau. L'empreinte jadis gravée par l'amour maternel, à peine avait-elle

XVI
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

pénétré plus avant. Car sa mère, à peine l'avait-elle su plus doucement bercer, et Bertha l'avait enveloppé de la même tiède mollesse et des mêmes caresses câlines, et puis abreuvé de nouvelles et plus captieuses voluptés. Relisez le court poème intitulé *Félicité perdue*. Ce que Lenau attendait de l'amour, cette douceur pacifiante, où l'âme confiante se laisse aller, voilà ce dont il souffre que Bertha l'ait tout d'un coup privé. La bien-aimée l'avait endormi dans l'accoutumance d'un illusoire et décevant sommeil. C'est alors que, froidement perverse, « au dur rocher de son cœur, elle avait aiguisé la lame et frappé. » Ensuite, inconsciente et frivole, elle avait poussé sa victime à la tombe, « comme l'on pousse, du bout du pied, un caillou dans le torrent. »

On doit au témoin précédemment invoqué, J.-G. Seidl, un saisissant portrait du poète à cette heure de l'amer et douloureux réveil. Il a vingt-six ans, et l'on dirait de quelque viveur sur le retour. Il est l'un des familiers de ce « Silbernes Kaffehaus » qui fut longtemps une façon

XVII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

de « Café Procope » au centre du vieux Vienne. Indifférent à ce qui se passe « et comme absent », la poitrine creusée, il s'oublie de longues heures, affalé sur quelque sofa, affligeant à voir. Et, l'esprit perdu dans on ne sait quels ressouvenirs, le sarcasme aux lèvres, il a des tics de malade et des manies de vieil enfant. Ce qui le retient là, c'est cet impérieux besoin du « divertissement » au sens où l'entendait Pascal, et qui lui vient de même « du ressentiment de ses misères continuelles ». Et les jeux auxquels il assiste d'un œil distrait, et les bruyants propos qui frappent son oreille sans qu'il écoute, et le tabac qu'il fume, tout cela c'est afin d'« oublier » qu'il le recherche ou qu'il s'y prête. La même misère, vingt ans plus tard, Musset, aussi désespéré, la traînera le long des tapis verts du Palais-Royal.

Et donc, c'est à l'oubli, c'est à la bienheureuse inconscience et au repos qu'aspire désormais Lenau. Il supplie quelque part le Léthé de « briser ses rives et de l'abreuver du torrent de ses ondes ».

XVIII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

Mais cet appel est en vain, et de quelque façon qu'il s'y efforce, il ne parvient pas à chasser la hantise. Alors, tout pareil au blasphémateur dément et lamentable qu'il nous montre aux abords de la *Waldkapelle*, c'est à peine si, contre la destinée qui l'étreint, il s'égaré à protester. Sa révolte se fond en des larmes, au lieu de s'exaspérer en cris de haine. On dirait que la douce *Muse de la Nuit d'Octobre* l'a par avance convaincu,

Si Lenau n'a pas écrit sa *Colère de Samson*, c'est que certain réconfort lui était accessible que méconnut et repoussa le hautain poète de la *Maison du Berger*. Tout au rebours d'Alfred de Vigny, la nature lui est « une mère » et non pas « une tombe » et la voix sans doute est « triste » qu'il entend vibrer sous l'ombre des forêts de chênes ou le long des torrents ; mais non pas « superbe » ni dédaigneuse et, tout au contraire, ineffablement douce et compatissante. En cela tel encore que le malheureux fou de la *Waldkapelle*, qui lui « ressemble comme un frère », le cœur plein d'amertume qu'il porte au sein des

XIX
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

bois s'amollit et s'apaise au concert de voix amies, qui l'accueille et l'enchantent. « Sous ses pas bruissent les feuilles mortes ; mais voici qu'il s'arrête et qu'il médite, attentif ; et je l'entends qui doucement sanglote. »

Car elles lui sont familières depuis l'enfance, ces « voix de la nature », celle de la pluie, celle du vent, qui parlent à « l'âme malade », et qu'elle est seule peut-être à percevoir en leur douceur. Tout jeune, au seuil de l'adolescence, à l'âge où les impressions de cet ordre sont le plus vives et le plus persistantes, Lenau avait vécu tout un été dans cette région de Tokay que l'on dit si somptueusement belle. On nous rapporte que son jeu de prédilection alors était l'affût à l'orée des taillis, et qu'ainsi le silence, la solitude, dans la splendeur de la nature exubérante et parfumée, étaient ce que ses sens si précocement avertis et son âme déjà mûrie recherchaient et désiraient. Ses raisons étaient bien d'un poète et d'un artiste, « pourquoi il aimait mieux la chasse que la prise ». Et, bien qu'il

LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

n'écrivît pas de vers en ces temps et qu'il ne songeât pas à noter au passage les voluptés éprouvées, tout atteste qu'il garda le pouvoir de les évoquer. Ce sont elles dont s'émeuvent à distance ceux de ses poèmes où passent les frissons subtils et les chauds effluves d'un printemps méridional. Car nul n'a célébré, nul n'a dépeint avec plus d'éclat et de transport que ce mélancolique et ce pessimiste le merveilleux et splendide réveil des énergies que l'hiver avait tenues captives ou assoupies. Mais on sent que cette allégresse enveloppe une plainte navrée et qu'elle n'est, en somme, qu'un ressouvenir. Son cœur, « où l'automne s'est glissé », ne vibre plus à l'unisson des êtres et des choses, et son désespoir est de ne plus participer à cette commune félicité des créatures, « Fleurs parfumées, oiseaux chanteurs, vous qu'unit la volupté, gardez plus de réserve devant mou désespoir ; ne me rappelez pas que je suis exclu du printemps. » De sorte qu'il en revient plus volontiers à la saison morose où le vent mugit parmi les arbres

XXI
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

effeuillés, tandis que la brume s'attarde au ras des prairies grises. Et ce sont deux visions différentes et qui se mêlent, deux paysages dont les moindres traits s'opposent et se font valoir, deux âges de la nature qui correspondent aux deux états d'âme que traversa Lenau : d'une part, les délices du printemps de Tokay, entrevues et goûtées par l'adolescent ; de l'autre, l'âpre automne de la lande dénudée, où se retrouve le cœur à jamais désabusé du poète.

Et ce contraste est infiniment précieux et suggestif. Il est un indice de l'intime et secrète sympathie qui relie, selon un certain rythme et de certaines lois, la nature et l'âme humaine. Rien ne fait pénétrer plus avant dans l'intelligence d'un poète que de saisir cette correspondance à travers son œuvre. Chaque paysage exprime un tempérament, et de là vient qu'il n'en est pas qui soit totalement dénué de beauté. Mais cette grâce, cette grandeur ou cette mélancolie, notre œil ne la dégage qu'en vertu d'un inconscient accord entre les

XXII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

dispositions, passagères ou durables, de notre âme, et le coin de nature qui s'offre à nous. Ainsi, Lenau est le poète de l'automne. Car le passé lui souille au cœur une bise froide d'octobre ; « sa moisson de bonheur est faite. » Il éprouve, à porter son regard vers les lendemains sombres, l'angoisse du voyageur qui s'en va sous un ciel bas et sans horizon, le long d'un sentier qui se perd à deux pas dans la brume et qu'entrave sous ses pas l'amas des feuilles tombées. Mais cette angoisse, il l'aime ; il aime le deuil des campagnes solitaires, et l'effroi des vents en furie, et le tumulte des torrents déchaînés par l'orage. Mais surtout il aime la nuit, et non seulement « quand la lune pare d'un suaire le tronc des bouleaux », mais la nuit toujours, la nuit grave et douce, la nuit mystérieuse et propice au rêve. Il lui plaît de percevoir la plainte grave et le secret langage des choses à travers le solennel silence de la nuit d'hiver. A ce murmure, à cette mélodie triste, s'apaise et se rassérène son cœur malade.

XXIII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

Mais il faut lire ses lettres, et l'on se persuade de sa gratitude attendrie envers cette nature consolatrice et fraternelle. Chaque fois qu'il se retrouvait aux Alpes tyroliennes, amateur passionné d'ascensions périlleuses, il arrivait à briser par la fatigue physique la tension de ses nerfs ; et c'est alors que, pacifié, croyant revivre, il s'attardait de longues semaines sous le fruste abri des chalets. Les lettres qu'il a datées de ces ermitages attestent l'heureux miracle de cette renaissance. Entre vingt autres, la relation qu'il fait à Schurz de son excursion au Traunstein est exubérante de robuste et saine sensualité. Du sommet de la montagne, son regard a plongé dans l'abîme béant, et il a nargué la mort qui, sournoisement semblait grimper le long des roches. Mais la nature farouche et sublime, il l'a fixée dans les yeux, longuement, éperdument, jusqu'à la contraindre à sourire, bienveillante et fascinée, et telle que ces nymphes dont triomphait l'audace des bergers amoureux. « Et ce me fut une délicieuse ivresse, une ivresse de

XXIV
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

vainqueur, pareille à celle que l'on doit goûter sur les champs de bataille. »

Ou croirait lire une page de *Sur l'eau*. C'est la même fougue que dans Maupassant, la même verve, une toute pareille alternance de virilité et de mollesse, de folle bravade et de mélancolique abandon ; c'est le même culte des énergies de la nature, et le même retour attendri sur ce que le poète lui dut de voluptés douces et reconfortantes.

Et ce n'est pas une similitude fortuite ; mais plus on y réfléchit et plus on saisit d'analogies entre ces deux destinées, entre ces deux tempéraments. On se contente ici d'en noter une nouvelle et très saisissante, où se laissent voir, chez Lenau comme chez Maupassant, les suites identiques d'une pareille détresse de l'âme. Il leur répugne de demeurer en place et de souffrir la gêne des habitudes sédentaires, avec, ainsi qu'ils disent, « l'écoeurement abominable des mêmes actions toujours répétées. » C'est un trait commun, au reste, à la plupart des pessimistes et qui s'appliquerait à

XXV
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

merveille à Kleist par exemple. Plus ils sont désireux de goûter la paix définitive de l'inconscience et de l'oubli, plus on les voit sensibles à ce genre spécial de « divertissement » que procure la vie nomade. Ce sont des quiétistes à la recherche d'un asile qu'ils ne trouvent jamais assez sûr, jamais assez protégé contre le retour agressif de tant d'impressions rebutantes qu'ils ont voulu fuir, jamais assez abîmé dans le néant des choses. Les deux volumes le Schurz et *Sur l'eau* sont également instructifs à ce point de vue. C'est ainsi que Lenau, plus la tragédie de sa douloureuse existence approche du dénouement, et plus fiévreuse devient, chaque année, l'instabilité de son humeur. Du jour où il s'est fait des amis en Souabe, on le voit sans cesse en route entre Stuttgart et Vienne. Le moindre prétexte suffit à le décider, et, d'une semaine à l'autre, ses lettres sont datées d'Ischl ou de Weinsberg. Installé chez Kerner, il n'a point de repos qu'il ne soit auprès d'Émilie Reinbeck ou de Sophie ; et le

XXVI
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

bien-être qu'il goûte en Forêt-Noire lui met au cœur l'amer regret de ne pas être quelque part en Hongrie ou bien dans le Tyrol. De là, « l'idée fixe » qu'il conçoit un jour de visiter l'Amérique, et la promptitude de ses désillusions, aussitôt satisfait, et son impatience du retour. Mais, au cours du voyage, la nature a beau se révéler à lui sous une forme absolument nouvelle à son regard, remarquons que ce qu'il aime en elle encore, c'est le reflet de sa mélancolie, c'est le reflet de sa propre âme, indiciblement triste et trouble. La contemplation de la mer ne peut tout à fait le distraire de sa propre souffrance ; mais justement il s'enivre et se désole à la fois de cette sérénité des choses qui l'enveloppe. Il lui semble que se dégage, de la vision qu'elle offre, une douce et persuasive exhortation à la paix, à la résignation. De là, cette sympathie, à certaines heures avivée, qui s'exerce d'elle à lui ; de là, cette sorte d'attraction irrésistible qu'il dit avoir éprouvée, ce désir de pénétrer jusqu'aux profondeurs

XXVII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

de la mystérieuse et calme mer. C'est l'éternelle séduction des Sirènes. Lenau y devait être d'autant plus sensible qu'à cette heure, et pour la seconde fois, il aimait.

On ne sait rien de plus navrant que ce court épisode, celui de ce profond et pur amour, à peine avoué, dès l'abord sans espoir. Et c'est une nouvelle et décisive étape de cette existence infortunée, ce tournant où se dressa, parée de toutes les grâces dont son cœur se pût émouvoir, une apparition de jeune fille selon son rêve, cette Lotte qu'il connut à Heidelberg, et dont il eut la certitude d'être aimé, mais à laquelle pourtant il renonça, *invitus invitam*. Mais il se faut convaincre de l'amertume du sacrifice, et ce sont encore ses lettres à Schurz qu'il faut ouvrir. Sans doute, le bonheur est là, tout à sa portée et qui s'offre, et d'une douceur telle qu'il « ne saurait plus quel vœu formuler ». Cependant il l'écarte et n'y veut pas songer. Car il est trop tard. Il se sent trop las, trop triste. « Comment partager le peu de bonheur qui est son

XXVIII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

lot ? cela ne se conçoit pas. » — « Le mal est sans remède, » dont il souffre. Sa blessure est de celles qui ne se ferment jamais.

Et, en effet, elle demeura béante, toujours aussi saignante et douloureuse qu'à l'instant inoubliable et fatal où Bertha l'avait ouverte en le quittant. C'est ici que l'on saisit nettement la « persévérance » du malheur, « une sorte de gravitation vers l'infortuné » à travers la destinée de Lenau, pour peu que l'on ait présente à la mémoire la courte pièce intitulée *Refuge*, si expressive dans sa simplicité, d'une émotion si discrète et si intense. On se souvient de quelle tendresse exclusive l'avait bercé sa mère, et comment elle l'avait « abreuvé de caresses », puis laissé seul, avec au cœur, tel le Samson d'Alfred de Vigny, ce « désir d'amour et d'indolence » qu'il devait plus vivement ressentir, étant né triste et sensible. « Les cœurs tendres demeurent à jamais enfants, » a-t-il écrit quelque part. À ce moment, il avait connu Bertha, et le « combat » s'était livré,

XXIX
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

« traître et lâche, sous son bras, sur son cœur, » qui le laissa vaincu, lassé, sans confiance et sans joie. Désormais, il ne devait plus avoir d'autre fiancée que la douleur et ne plus goûter de l'amour que l'angoisse sans l'ivresse. Désormais, il ne devait plus rêver de la bien-aimée sans que s'évoquât aussitôt quelque image de mort, ou sans qu'il désirât lui-même mourir. Et, sans doute, ces apparitions qui le hantent lui sont douces encore, et ces regards de femmes sont clairs, *hell, bold*, qui se posent sur lui ; mais ils sont irréels, tandis qu'il ne peut douter de la douleur, toujours présente et qui l'étreint.

Car il souffre, et non seulement au moral, et de tant de déceptions et de déboires. Son corps est également torturé ; et sans cesse, et toujours plus navrée, s'exhale sa plainte. Ses forces diminuent ; le sommeil l'abandonne ; il ne reprend quelque entrain que s'il se met en route et s'il va revoir ses sites favoris. Si bien que l'on comprend qu'il aspirât ardemment au repos définitif, avec cette certitude, si douloureusement acquise,

XXX
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

« que rien n'y ferait, » et que son désespoir avait un principe fatal¹. Ce repos, la mort seule le lui procurerait. Il voudrait être déjà dans la tombe.

D'autant plus que ce désir s'exalte de ce qu'il lui reste de foi chrétienne. Tout est inutile et tout est caduc de ce que nous bâtissons. Tout passe et tout est éphémère, et nous ne sommes que des passagers que possède « le rêve d'un plus durable établissement ». Cette tente mal sûre qui nous abrite et sous laquelle nous nous blottissons, elle s'ouvre au souffle des tourmentes, sur un fond de sable mouvant. En somme, c'est à cela que se ramène la métaphysique religieuse de Lenau ; c'est à cette constatation pessimiste de l'instabilité des choses et de l'universelle vanité. On sait qu'il avait lu Spinoza, et plus d'une de ses lettres atteste qu'il en avait été frappé. Mais il n'empêche que se conserve en sa fraîcheur l'empreinte que lui laissa son éducation catholique ; et que, peu soucieux de s'interroger avec insistance

¹ « Ich weiss, es liegt im Körper. (Sch. II 275.)

LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

sur ce qu'il accepte du dogme, il laisse sa sensibilité d'artiste s'é mouvoir par instants, à la façon de Heine *Maria's schönes Bild*, des grâces et de la séduction du culte. On nous affirme qu'il traversa des périodes de complète incrédulité, durant lesquelles il désespérait de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. Lui-même atteste qu'il eut de la peine à se tirer du doute où l'avait plongé la mort de sa mère. Mais, à la veille du jour où se consumma l'irréparable catastrophe, en pleine détresse et gagné par l'horrible pressentiment, il s'abîme en une fervente prière : il implore « le secours et la bénédiction de Dieu », tant qu'à la fin il lui semble que Dieu le relève avec douceur, *langsam und linde*, et le laisse reposer sur son cœur et « pleurer avec volupté ». Et ce fut un beau rêve, dont il voulut en hâte décrire à Sophie les délices, ingénument et pieusement. Peu d'heures après, le 16 octobre 1844, et sans qu'il cessât de souffrir et sans qu'il dût goûter la paix attendue, son douloureux

XXXII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

et beau génie s'abîmait dans l'inconscience.

*
* *

Ce fut un deuil pour ses amis, mais non point, à vrai dire, une surprise. Les plus clairvoyants avaient noté, dans ses attitudes et dans ses actes, les indices redoutables d'une nervosité morbide. Il faut lire telle lettre de Kerner à Mayer, datée du mois qui précéda le départ pour l'Amérique. Elle dispense presque de recourir à la consultation de Meckel, reproduite dans *les Annales de Psychiatrie*. Au sortir de ses nuits d'insomnie, soit qu'il eût dû céder aux instances de Cotta et travailler à sa table, soit qu'il se fût oublié, des heures entières, à jouer sur la mandoline des danses hongroises, en pleine extase, Lenau passait de la gâité la plus exubérante, sans transition, à la plus sombre mélancolie. Au reste, volontiers taciturne et prompt aux larmes, il mêlait à la plaisanterie des réflexions tristes ou même lugubres. Des crampes, à certains

XXXIII
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAÜ

moments, le défiguraient ; et s'il se mettait à mimer quelque conte à la Hoffmann, l'expression de son visage devenait démoniaque, et les jeunes filles pleuraient d'effroi. Bien plus, il se plaisait à simuler la folie, et il en donnait l'illusion.

Si l'on veut maintenant que se résumant en une formule brève et « compréhensive » tous ces témoignages où s'exprima le tempérament de Lenau, il n'est encore que de recourir à ses confidences. Car lui-même a trouvé, dans Homère, le mot où se résumant ses angoisses : « Son âme baigne dans les ténèbres. » Comblé des dons les plus enviables, il se sent, d'autre part, « le plus dépourvu des hommes, » de telle sorte qu'il s'exaspère et s'épouvante. Il voudrait dépasser cet horizon et ne le peut, d'autant plus infortuné que, par-delà cette prison qui le borne, il pressent des voluptés exquisés dont la musique et la poésie lui donnent l'avant-goût. Si bien qu'il vit en pleine abstraction, en pleine fiction, ignorant des affaires contem-

XXXIV
LE PESSIMISME
DE NIKOLAUS LENAU

poraines, insoucieux des modes littéraires, tout à sa chimère, tout à son rêve sombre.

Et la nature s'entendit à verser sur le vif de ses blessures un baume efficace et lénifiant, cette sympathie fraternelle dont Lenau goûta l'illusion. Mais la mort, à son gré trop lente, qui le vint prendre le 22 août 1850, à midi, la mort seule le put à tout jamais guérir.

A. VULLIOD

